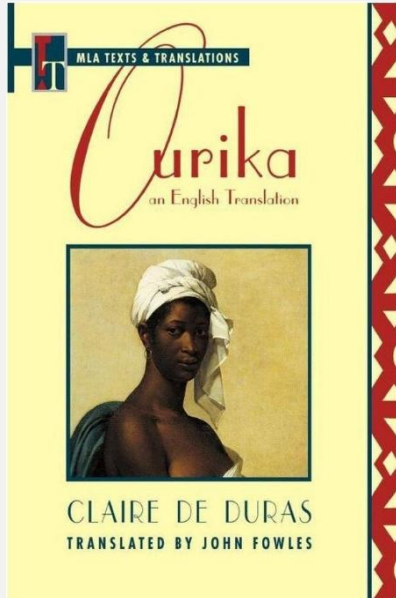


**CLAIRE DE DURAS**

*Ourika*

Traduction et préface de John Fowles, introduction de Joan DeJean and Margaret Waller, The Modern Language Association of America, New York, 1994



*PRÉFACE*

Tout le monde sait que les écrivains ont besoin, au début de leur carrière, d'agents et d'éditeurs compréhensifs. Je soupçonne qu'ils ont presque autant besoin de bouquinistes compréhensifs. J'ai eu de la chance à cet égard, car j'ai rencontré M. Francis Norman et sa librairie d'ouvrages anciens à Hampstead, Londres, et j'y ai appris bien plus sur la littérature que je ne l'ai jamais fait à Oxford.

Permettez-moi de risquer une définition de ce que devrait être ce type de librairie. Elle doit être tenue par une personne d'humour, de culture et de curiosité, pour qui rien, sous forme de livre, n'est étranger, et qui peut vous montrer un titre d'Elzévir un instant et vous lire le passage d'un roman de science-fiction en poche l'instant d'après. Elle devrait être maintenue dans un état permanent de chaos apparent – toujours trop de livres pour l'espace disponible sur les étagères, toujours des piles et des cartons de lots récemment achetés en attente d'examen. Surtout, elle doit être éclectique dans ses offres, car sa fonction première pour les jeunes écrivains est de les aider à découvrir leurs goûts – jusqu'à l'extrême de les convaincre qu'ils n'aiment pas du tout les vieux livres.

Ce que nous apprenons à l'université, c'est à apprécier les chefs-d'œuvre au programme ; nous n'avons jamais le temps d'explorer cette immense masse de l'iceberg située sous la surface des examens.

J'ai quitté Oxford dans un état de confusion totale quant à mes véritables goûts (par opposition à mes goûts acquis) en littérature. Et ce n'est qu'en fréquentant M. Norman et son esprit tutélaire – aujourd'hui tous deux morts, hélas – que j'ai découvert ce que j'étais en tant qu'homme de livres. C'était en partie le choix, le pari, le plaisir de l'inattendu ; la prise de conscience qu'il existait d'autres manières d'aimer les livres et d'en être érudit que la manière académique ; et peut-être surtout, à cette époque, le fait de ne jamais avoir beaucoup d'argent à dépenser. Les riches peuvent satisfaire leurs moindres fantaisies. Les pauvres apprennent ce qu'ils aiment vraiment.

Je regrette profondément la disparition générale de telles librairies dans la Grande-Bretagne (et, m'a-t-on dit, l'Amérique) des années 1990. C'est en partie, bien sûr, une question d'inflation et de rareté. Même mon ami M. Norman ne pourrait plus laisser traîner aujourd'hui des volumes mineurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, sans couverture et cornés, à des prix dérisoires pour qui les déniche. Les grandes sources que constituaient les maisons de campagne se sont taries, les demandes et les budgets des bibliothécaires universitaires du monde entier semblent sans fin. Mais j'étais l'autre jour dans l'une des plus grandes librairies d'occasion de Grande-Bretagne : un stock colossal, tous les livres soigneusement rangés, catalogués et vendus à des prix fermes et non négociables, des employés efficaces à chaque détour. De tels établissements peuvent être le rêve d'un bibliothécaire ou d'un chercheur. Je n'ai pu que pleurer ces deux pièces poussiéreuses et surchargées de Hampstead, où rien ne se trouvait jamais immédiatement et où, d'une manière ou d'une autre, tout finissait par apparaître. L'un fait de la bibliophilie une science froide et calculée ; l'autre, une histoire d'amour.

Mon aventure particulière avec l'étrange petit roman qui suit a commencé il y a environ trente-deux ans chez M. Norman.

*Ourika*, disait la page de titre. Paris, 1824. Il n'y avait aucune indication d'auteur, je n'avais jamais entendu parler du livre, l'exemplaire était fortement piqué de rousseurs, et je n'anticipais guère de récompense pour les cinq shillings, soit un dollar à l'époque, que je payai. Si je les ai payés, c'était simplement à cause d'un coup d'œil à la première phrase. Une des choses que j'ai apprises dans cette librairie, c'est que j'adore le récit, réel ou imaginaire. Il est devenu pour moi la quintessence de l'art du romancier – et j'aimais la sensation de cette plongée immédiate

et sans détour dans l'histoire d'*Ourika*. Mais je pensais être déçu, que je m'étais encombré d'une nouvelle insipide de la tradition marmontélienne – une sorte de pièce de morale didactique teintée de romantisme dilué, et un achat inutile même pour quelqu'un ayant mon goût invétéré de collectionneur de livres. J'emportai le petit in-octavo, aux couvertures en papier marbré vert, relié en demi-basane noire usée, chez moi, et m'assis pour confirmer mon pressentiment. Bien avant d'avoir terminé, je sus que j'étais tombé sur un petit chef-d'œuvre.

Je l'ai relu presque aussitôt et à plusieurs reprises depuis. Si quelque chose a changé, c'est que mon admiration pour *Ourika* a grandi, et plus que je ne l'aurais cru. J'ai choisi assez librement – du moins le croyais-je – le nom du héros de mon propre roman *The French Lieutenant's Woman*. Ce fut un choc, des mois après l'envoi de mon manuscrit à l'imprimeur, de prendre *Ourika* un jour et de me rappeler que Charles était aussi le nom du personnage masculin principal. Cela m'a fait réfléchir. Et bien que j'eusse juré ne jamais avoir eu la figure africaine d'*Ourika* à l'esprit pendant l'écriture de *The French Lieutenant's Woman*, je suis aujourd'hui certain, rétrospectivement, qu'elle était très présente dans mon inconscient.

Étrangement, j'avais été plus conscient que d'ordinaire des origines de mon propre roman pendant son écriture, puisque j'avais accepté de contribuer à un recueil intitulé *Afterwords* (Harper and Row, 1969), dans lequel plusieurs d'entre nous devaient tenter d'expliquer comment nous en étions venus à écrire nos livres. J'y expliquais que la graine de mon roman était née d'un demi-sommeil et consistait en l'image d'une femme debout, de dos. Elle était vêtue de noir, et sa posture avait un mélange troublant de rejet et d'accusation. Une autre caractéristique de cette image était son refus de « se déplacer » dans le présent. Je savais clairement que je voulais écrire sur une femme injustement rejetée de la société. Mais je n'ai jamais aimé les romans historiques et je n'avais aucune envie d'en écrire un. Il me fallut plusieurs mois pour accepter que cette présence spectrale refusait obstinément de devenir contemporaine. Aujourd'hui, je ne comprends pas comment j'ai pu être assez stupide pour ne pas voir qui était vraiment cette femme. Je crains que cela ne révèle chez moi un résidu de préjugé racial, car quelque chose dans mon inconscient avait trahi l'évidence. La femme dans mon esprit qui refusait de se retourner portait des vêtements noirs mais avait un visage blanc.

Cependant, la dernière chose que je souhaite est de présenter cette traduction comme une note de bas de page à mon propre travail. La traduction en anglais a été un travail d'amour, pas un travail du tout, et sa publication est un acte d'hommage à une écrivaine oubliée.

Je voudrais dire encore une chose à propos de cette première tentative sérieuse d'un romancier blanc d'entrer dans un esprit noir. Je suppose qu'un certain type d'extrémiste noir contemporain pourrait balayer *Ourika* d'un sourire méprisant – étant donné l'inauthenticité fondamentale de sa position, elle mérite ce qui lui arrive. Un tel sourire est bien sûr historiquement absurde. Selon de tels critères, il faudrait reprocher à Colomb d'avoir mis si longtemps à traverser l'Atlantique, alors qu'il aurait pu le faire en avion en quelques heures. Il n'y avait, dans l'Europe de 1780-1805 – période couverte par *Ourika* – que deux choix pour une femme africaine : être une esclave ignorante ou être une paria sociale.

*Ourika* peut faire pâle figure comme précurseur des Black Panthers ; mais elle est convaincante en tant qu'être humain intelligent, déchiré de façon intolérable entre sa négritude et son esprit formé par l'Europe. De nombreux écrivains africains, francophones et anglophones, ont depuis analysé ce dilemme particulier, et les innombrables traitements fictionnels et biographiques noirs américains du problème n'ont pas besoin d'être mentionnés ici. Pourtant, je doute que l'essence de la situation, l'équation tragique fondamentale, ait jamais été exprimée de manière plus nette et plus simple que dans ce petit livre. Une autre de ses qualités, à mes yeux du moins, est qu'il universalise le contexte racial particulier, et s'applique tout autant à tout membre intelligent d'une minorité méprisée au sein d'une culture majoritaire jalouse et aveugle. Il touche en effet à l'une des cordes les plus profondes de tout art : le désespoir d'atteindre jamais la liberté dans un environnement déterminé et déterminant ; et c'est pourquoi, si *Ourika* plonge d'un côté ses racines dans la France du XVIIIe siècle, dans Racine, La Rochefoucauld et Mme de Lafayette, de l'autre il s'élançait vers l'époque de Sartre et de Camus. C'est l'étude de cas d'un outsider, de l'éternel étranger dans la société humaine.

John Fowles, 1994